



MARK TWAIN.

MARK TWAIN.

Quelques notes sur le père des humoristes.

Mark Twain, le célèbre écrivain américain, père des humoristes, qui vient d'être ruiné par la faillite de son associé, en même temps son éditeur, a aujourd'hui soixante-deux ans, un âge où on a du mal à refaire sa fortune. De son vrai nom, Samuel Langhorne Clemens. Il est né à Floride, dans le Missouri.

Son enfance s'écoula dans le même Etat. A treize ans, après avoir reçu une instruction élémentaire, il commença son apprentissage de typographe. Bien tôt, on le retrouve pilote sur le Mississippi. En 1861, on le voit en Californie, aux îles Sandwich; successivement, il devient secrétaire de son frère, reporter, directeur de journal. Il étudia la poésie, rime sans succès et fait des conférences très goûtées. Six ans après, il rentre à New York et publie son premier volume. Il avait enfin trouvé sa voie. Le succès de cette œuvre fut considérable. En moins de trois ans, 125,000 exemplaires furent vendus.

L'année suivante, il donne deux volumes, se marie et s'installe à Buffalo. Sa femme était fille de M. Jarvis Langdon, et l'on raconte, à propos de ce mariage, une anecdote caractéristique du tempérament naïf et bon de Mark Twain.

Mme Langdon avait fait construire pour les jeunes mariés une fort jolie maison, mais le secret avait été scrupuleusement gardé vis-à-vis de Mark. Le soir des noces le cortège amena les époux devant cette maison brillamment illuminée. M. Langdon, qui s'y trouvait déjà, la leur fit visiter dans tous ses détails, à la grande surprise de Mark Twain, qui ne comprenait rien à cette formalité, peu usitée d'habitude en pareille circonstance. Il avait l'air si interloqué que sa femme n'y put tenir plus longtemps.

—C'est votre maison, dit elle, à vous et à moi! Mon père nous en fait cadeau!

Profondément ému et incapable non seulement d'émettre un son, mais de formuler une idée, Mark Twain jetait autour de lui des regards égarés. Enfin, après un effort désespéré, il s'approche, les yeux pleins de larmes, M. de Langdon qui souriait et lui pressant les mains avec effusion: —Monsieur Langdon, lui dit-il, toutes les fois que vous viendrez à Buffalo, fût-ce deux fois par an, venez ici tout droit et apportez votre sac de nuit. Vous pourrez y coucher si vous désirez; cela ne vous coûtera pas un centime!

Annonce Intempestive.

Il habitait encore cette maison quand, un beau jour, en regardant, en face de lui, une maison dans laquelle une famille s'était tout récemment installée, il aperçut quelque chose d'insolite qui lui fit traverser précipitamment la rue. Les propriétaires étaient confortablement assis sous la véranda. Twain les salua le plus correctement du monde, puis, d'un ton absolument parfait de courtoisie et de modération: —Mesdames et mesieurs, dit-il mon nom est Clemens. Ma femme et moi, nous avions l'intention de venir vous présenter nos devoirs, dans l'intention de faire votre connaissance. Nous vous devons même des excuses pour avoir tardé si longtemps.

Aujourd'hui même, vous vendrez bien, je l'espère, me pardonner de me présenter à vous de façon si irrégulière et à cette heure avancée, mais la vérité est qu'il y a le feu chez vous!

Il va sans dire que cette annonce intempestive d'un fait malheureux n'eût été dispersée en un clin d'œil si la société réunie sous la véranda.

A dater de cette époque, Mark Twain, qui, depuis 1872, s'était installé à Hartford, dans le Connecticut, commença à se révéler comme conférencier. Son succès fut considérable dans cette branche nouvelle. Mark Twain est, en effet, un causeur d'une extraordinaire fantaisie, étincelant et charmant au possible. Il est doué, en outre, d'un très beau talent de liseur. Aussi continuait-il pendant longtemps ses fructueuses tournées, parcourant non seulement l'Amérique, mais l'Angleterre et la plus grande partie de l'Europe. Il a fait de longs séjours en France et en Allemagne, et toujours le succès artistique et pécuniaire a largement répondu à ses efforts.

On pourrait croire que les incessants dérangements de ces tournées de conférences nuisent dans une certaine mesure à la production. Chez Mark Twain, il n'en fut rien. Tous ses voyages lui ont fourni l'occasion d'œuvres nouvelles. En 1870, il écrivit le volume qui peut être considéré comme son chef-d'œuvre, ou qui, tout au moins, porta son nom bien loin de son pays natal: les Aventures de Tom Sawyer.

Humour et Réalisme.

Nous avons donné plus haut un aperçu de sa nature flegmatique. Les exemples de cette particularité abondent dans sa vie, et ses biographes ont parfaitement raison de les recueillir. La façon même dont il enveloppait une forme humoristique une pensée des plus sérieuses n'est pas un des traits les moins curieux de cette intéressante physionomie.

Un dimanche, qu'il avait été au temple et que le serinon du pasteur lui avait paru spécialement remarquable, il s'arrêta après l'office devant la porte et attendit la sortie du Porteur. Quand celui-ci se présenta: —Je ne voudrais aucunement vous offenser, monsieur, lui dit Mark Twain. Mais je suis bien obligé de vous dire que votre sermon de tout à l'heure appartient à un genre que je ne saurais admettre. Je vais au temple pour y rêver à loisir, et aujourd'hui, je n'en ai rien pu faire. Vous m'avez gêné tout le temps en me forçant à vous écouter et à m'intéresser à ce que vous disiez, ce qui m'a fait perdre une grande demi-heure. J'espère que cela ne se représentera plus.

On a souvent insisté sur le manque d'instruction première de Mark Twain. Le moment est singulièrement choisi pour un reproche de cette nature, puisque le grand humoriste touche maintenant, à soixante ans passés, au terme d'une carrière littéraire qui fut à tout le moins honorable. Mais on a négligé de dire avec quelle passion, avec quelle ardeur tenace et jamais découragé il s'était appliqué à combler cette lacune. Pendant treize ans, Mark Twain aura été un acharné travailleur. Il a appris le français et l'allemand, qu'il écrit et parle avec facilité. Il est profondément imbu des maîtres de la littérature moderne, qu'il connaît parfaitement et qu'il lit le plus souvent dans le texte original. Ses goûts sont pourtant assez bizarres. C'est ainsi qu'il aime médiocrement Charles Dickens, ressemblant en cela aux jeunes écrivains anglais de nos jours, qui semblent s'étonner de l'enthousiasme d'admiration que Français et Allemands professent pour l'auteur de David Copperfield. En revanche, il est un fanatique de Browning, et non content de l'étudier sans trêve et sans repos, il incite sans cesse les autres à suivre son propre exemple.

Mais l'étude qui le tenta et le séduisit par dessus toutes les autres est celle de l'histoire d'Angleterre et de la France au moyen âge. Son dernier livre, Jeune d'Arc, est né de cette passion. Ce qu'il a lu et annoté, sur cette époque particulière, de livres, de mémoires, de documents de toute sorte est inimaginable. Il faut ajouter à cela que Mark Twain est d'une modestie excessive. Le bagage de connaissances qu'il a acquises au prix de tant d'efforts lui semble ridiculement insuffisant. Quand, en 1888, le collège de Yale lui conféra le titre de maître ès arts, il exprima dans les termes les plus positifs et les plus formels le sentiment qu'il avait de son indigence et de l'irréparable tort qu'il lui avait été fait par l'impossibilité où il s'était trouvé de compléter ses études classiques.

Le Travailleur.

Les habitudes littéraires et productrices de Mark Twain ne sont ni absolument régulières ni absolument irrégulières. Il n'est point, comme le fut par exemple Alexandre Dumas père, avec lequel il possède d'assez nombreux points de contact, l'homme de la tâche quotidienne invariablement accomplie. Et

pendant, il n'est point non plus l'esclave de l'inspiration. Elle vient à peu près invariablement quand il l'appelle, et dès qu'il l'a entrepris son œuvre, il ne l'abandonne plus avant d'avoir écrit, au-dessous de la dernière ligne, le mot libérateur: fin. Pour pouvoir ainsi travailler librement, il n'hésite pas à se cacher parfois dans une maison du voisinage, sans révéler sa retraite même à sa femme et à ses enfants.

Twain est, pourtant, au premier chef, un homme de foyer; ses plus grandes joies, il les goûte chez lui, entouré de sa femme et de ses trois filles. Il a perdu un fils, mort tout enfant. On conte, à propos de son mariage une anecdote qui le peint bien. C'était il y a environ trente ans. Twain avait été passer quelques jours chez un de ses amis nouvellement mariés, et il n'avait pu dissimuler le sentiment que lui causait le contraste entre le bonheur qu'il avait sous les yeux et sa propre solitude. Emu de compassion en présence de cette tristesse, ce jeune homme lui demanda pourquoi il ne se mariait pas. Mark demoura quelques instants sans répondre; les yeux fixés au sol, il paraissait réfléchir profondément. Enfin il releva la tête, et, lentement, d'une voix troublante dans laquelle on devinait une invincible émotion: —J'y pensais, dit-il. J'aime au-delà de toute expression la meilleure et la plus chère fille qui soit au monde. Mais je ne suppose pas qu'elle consente à m'épouser. Je ne puis pas croire cela possible. C'est même la dernière chose qu'elle devrait faire. Et pourtant, si elle ne s'y résout pas, je n'en serai pas moins sûr que ce que j'aurai fait de mieux aura été de l'aimer et j'aurai forgé de savoir que je me serai efforcé de la mériter.

Cette jeune fille si tendrement aimée est depuis longtemps la compagne de Mark Twain.

Admiré par tous.

Au physique, Mark Twain a gardé la vigueur de ses jeunes années. Sous les cheveux et les sourcils blancs, son œil noir est pétillant de verve et d'esprit. Comme causeur, il n'a guère de rival de l'autre côté de l'Atlantique.

Ses admirateurs sont partout, et appartenant à toutes les conditions sociales. Il y a quelques temps, un gros et brave paysan, un boucher, vint présenter ses respects à Mark Twain. Après quelques minutes consacrées à l'échange des premières banalités, le boucher se pencha vers son interlocuteur et, d'une voix anxieuse, il lui demanda: —Voyons! dites-moi maintenant la vérité. Etes-vous réellement l'homme qui a écrit tous ces livres?

—Mais certainement je le suis, répond Mark Twain étonné.

—Vous l'êtes! vous l'êtes! Naturellement vous l'êtes! Mais, sacrobleu, je ne l'aurais jamais cru à vous voir!

Mark Twain fut passablement intrigué par cette déclaration, qui était un hommage à sa modestie et à sa simplicité.

L'écrivain est modeste et simple, en effet; il est aussi très fier, comme tous ceux qui n'ont jamais compté que sur eux-mêmes et sont arrivés à l'indépendance par leur propre travail. Le New-York Herald avait eu la généreuse pensée d'ouvrir une souscription pour venir en aide à Mark Twain, ruiné par la faillite de son associé; Mark Twain, a refusé, et les souscriptions ont dû être remboursées aux donateurs.

—On lit encore mes œuvres, a-t-il répondu.

WATERLOO.

La Revue hebdomadaire poursuit une très curieuse publication: celle des Mémoires d'un grenadier anglais, par William Lawrence—traduits par M. Henry Gauthier-Villars.

Le chapitre contenu dans la livraison dernière est consacré au récit de la bataille de Waterloo, ou du moins au compte rendu des impressions qu'en reçut le grenadier Lawrence. ... Nous en reproduisons les dernières pages. On y verra que, décidément, du côté des vainqueurs comme du côté des vaincus, la première préoccupation, après la bataille, est de savoir de quelle façon on déjeunera. ... Du moins, quand on n'est qu'un grenadier!

Il faut que j'arrive maintenant à la dernière charge de cavalerie qui eut lieu peu de temps après. Réduits en nombre comme nous l'étions, lorsque nous la vîmes arriver, nous formâmes notre carré et l'attendîmes. Alors nous lançâmes au milieu d'eux décharge sur décharge, et, après un horrible massacre, ils durent se retirer, incapables de supporter la dose que nous leur avions administrée. Mais, nous aussi, nous avions perdu beaucoup d'hommes et nous trouvions plus faibles qu'auparavant. Nous craignions un autre charge, et, pour toute consolation, on nous cria: —Ten-z ferme, mes enfants, des renforts nous arrivent! Mais tout-à-coup, ces renforts n'arrivèrent pas avant le coucher du soleil, juste à temps pour poursuivre notre ennemi en retraite. Les Prussiens, commandés par le maréchal Blicher, avaient été retenus d'autre part, et, quoique impatiemment attendus, ils n'avaient pu paraître plus tôt sur le lieu de l'action.

Je dois dire ici que j'ignore pourquoi on lança sur nos carrés innombrables toutes ces charges de cavalerie, quand on vit qu'elles étaient constamment repoussées. C'est un meurtre d'envoyer de la cavalerie contre de l'infanterie disciplinée, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'artillerie agissant conjointement; alors seulement elle peut enfoncer les carrés et saisir l'avantage une fois qu'ils sont mis en déroute, mais non autrement.

Sous étions, à la vérité, bien joyeux de voir arriver ces Prussiens qui, se formant en deux colonnes sur notre flanc gauche, marchèrent sur l'aile droite de l'ennemi. Lord Wellington, qui toujours entraînait son armée en avant, vint vers notre régiment et demanda que le commandant. Apprenant que c'était le capitaine Brown, il donna l'ordre d'avancer, que nous exécutâmes avec trois hurrahs, et nous nous élançâmes comme si un vigneur nouvellement détrempé nous eût poussés. L'attaque fut faite sur toute la ligne, conjointement avec les Prussiens, troupes fraîches, qui l'emportèrent facilement sur les Français harassés. Ils mirent bientôt, par leur feu, l'ennemi en déroute complète, et la retraite devenant générale, l'armée française tout entière fut jetée dans le plus grand désordre et poursuivie sur tout le champ de bataille par les troupes fraîches et repoussées de Blicher, infanterie et cavalerie.

Nous les poursuivîmes ainsi l'espace d'un mille environ, puis campâmes sur le terrain ennemi, et, s'il y eut jamais une troupe d'hommes affamés et éreintés, c'était la nôtre, après cette mémorable journée du 18 juin. Donc, la première chose à faire était d'allumer du feu et de cuire un morceau, ce qui n'était pas si facile, car le bois était rare, et ce

lui qu'on trouvait était tout mouillé.

Un homme de notre compagnie, nommé Rouse, qui était allé à la recherche de branches sèches, trouva sur sa route un caisson de poudre que nous avions pris à l'ennemi, entre autres choses, et aussitôt il se mit à découper le couvercle pour en faire du bois de chauffage; mais, sa hachette ayant donné sur un clou ou sur quelque autre pièce de fer, une étincelle jaillit, et la conséquence fut que le reste de la poudre fit explosion, lançant le pauvre garçon en l'air à une hauteur considérable. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il était encore vivant quand il toucha le sol, et qu'il pouvait encore parler; pourtant, rien ne restait sur lui, sauf un soulier. C'était un drôle de corps, car bien que son état fut désespéré, il ne cessait de répéter qu'il avait agi comme un imbécile. Il fut cette nuit même transporté à l'hôpital de Bruxelles avec la foule de blessés, et mourut quelques jours après, devenu fou furieux.

Nous pâmes pourtant, enfin, allumer du feu, et alors, comme j'étais cette nuit-là sergent d'ordonnance auprès de notre général, j'allai le trouver et lui fis mon rapport. Il était à ce moment assis sur un affût et tenait son cheval par la bride. Lorsqu'il me vit, il me dit: —C'est bien, sergent; j'attends encore deux autres sergents qui doivent arriver bientôt; mais ne pourriez-vous, pendant ce temps, trouver un peu de blé pour mon pauvre cheval?

Je me mis aussitôt à la recherche et découvris environ deux boisseaux de grain dans un sac abandonné sûrement par l'ennemi car il se trouvait sur un de leurs canons.

Quand j'ouvris le sac, je vis, à ma grande surprise, qu'il contenait aussi un gros jambon et deux poulets. Je demandai au général s'il voulait les prendre. Mais il refusa, disant qu'il préférait le grain seulement, que la viande était pour moi. Il me confia aussi de ne pas montrer cela aux Prussiens, car c'était une race de pillards qui auraient vite fait de voler mon butin s'ils le voyaient.

Je préparai le croquet aussi vite que je pus pour y suspendre le pot, en plaçant transversalement un bâton sur deux autres plantés en terre, à une distance suffisante du foyer pour qu'ils ne puissent pas feu. Mais, à peine eussent-ils été mis en place, une bande de ces mêmes Prussiens, contre lesquels le général m'avait mis en garde. Deux d'entre eux s'approchèrent de moi pour allumer leur pipe, et, remarquant mon jambon, ils dirent qu'il avait bonne mine. Je crus que ce qu'il y avait de mieux à faire était de leur en couper un morceau pour chacun avec mon épée, et mes craintes s'apaisèrent quand je les vis partir d'un air très satisfait. Ils étaient évidemment en train de poursuivre l'ennemi, car toute la nuit j'entendis le bruit lointain du canon et de la fusillade des Français et des Prussiens, lord Wellington ayant complètement abandonné la poursuite au maréchal Blicher.

Après cela, je mis bien vite mon jambon dans le pot, et les deux sergents étant arrivés, sur ces entrefaites, je leur fis plumer les poulets, qui rejoignirent bientôt le jambon, et deux heures plus tard tout était cuit à point. A ce moment, j'entendis un Français qui gémissait couché sur de la paille au-dessous d'un canon. Je crus qu'il était grièvement blessé et avait peut-être aussi faim que moi; j'allai donc lui dire, du mieux que je pus, d'at-

tendre que notre souper fût prêt, que je lui en apporterai quel que chose; mais, quand tout fut préparé et que je eus coupé un morceau de pain, de poulet et de jambon, m'approchant avec cela de l'endroit où j'avais laissé le Français, il avait disparu.

D'un côté, je n'étais pas fâché de la chose, parce qu'il nous laissait sa paille, ce qui fit pour moi et les deux autres sergents un très bon lit, car il était désagréable de s'étendre sur le sol humide. Je pense que ce Français était un maraudeur, si on il ne se serait pas sauvé aussi.

Alors nous nous assimes et fîmes un excellent repas de notre jambon et de nos poulets; je puis assurer que jamais personne ne fit plus honneur à un dîner, car, pour ma part, je n'avais rien mis sous la dent depuis la pointe du jour. Après cela, comme le général ne réclamait plus nos services, nous nous couchâmes sur la paille. Mais j'étais trop fatigué pour m'endormir tout de suite, et je repassai dans mon esprit les scènes du jour.

Durant toute l'action, j'avais été simplement égaré à la face, et aussi un peu secoué par l'explosion de l'obus que l'on avait tiré; mais cette égratignure avait été terriblement aggravée par ce fait qu'un soldat, à côté de moi, avait trop chargé son fusil, d'où la conséquence que, quand il tira, ma figure était si près de son arme reçut sur la blessure une partie de la poudre qui vola de tous les côtés. De sorte que cette égratignure légère me fit pendant quelque temps danser sans violon.

Quant aux pertes totales de cette journée sanglante, je ne puis en donner le chiffre exact, mais sans doute elles furent énormes des deux côtés, car rien que dans mon régiment trois cents hommes manquaient à l'appel. Et nos pertes n'étaient pas encore celles de certains régiments, car dans celui à notre droite il y avait six cents manquants, à cause surtout du feu continu, boulets et bombes, que le canon français avait entretenu dans l'intervalle des charges. A présent, il ne fallait pas perdre de temps et le lendemain matin se remettre à la poursuite des Français pour ne pas leur donner le temps de respirer. Les Prussiens avaient un mois douze heures d'avance sur nous; nous n'avions donc pas grand-chose à craindre. Cependant, on se demanda en core si l'ennemi ne s'arrêterait pas pour tenir tête sur son propre territoire et s'il eût probablement le cas si Blicher n'avait aussi marché sur ses talons. Je crois aussi que, si les Prussiens n'étaient pas arrivés au moment que l'on sait, les deux armées seraient restées sur le champ de bataille de Waterloo et ils auraient peut-être recommencé les batailles le lendemain; car les Français, après leur défaite, attendaient de nous eux redoublés; mais, comme ceux-ci n'arrivaient pas et que notre nombre se trouvait accru, il ne leur resta d'autre ressource que la retraite.

WILLIAM LAWRENCE.

Mariages à la vapeur.

L'île de Heligoland, depuis son annexion à la Prusse, est devenue, par suite de la guerre avec l'Allemagne, un pays d'émigration et le départ du bateau de Cuxhaven.

Il s'agit de prévenir M. Schroder, directeur du service des mariages, de l'existence de la loi sur le mariage, et de lui faire connaître les conditions de la loi. Les fiancés s'étaient mariés à Cuxhaven, mais ils divorcèrent, et engagés dans les liens du mariage, sur cette formalité, le pasteur nait les couples, qui ont encore le temps de dîner à l'hôtel avant de rejoindre le bateau pour Cuxhaven. Le vénérable pasteur bénit ainsi, chaque année, une soixantaine de couples pressés.

pour la négative. Ils conservèrent toute leur liberté pour courir les théâtres, les musées et réserver simplement de faire quelques visites obligatoires à de vieux parents ou amis.

Ceux-ci les reçurent avec amplexes, les invitant à dîner sans leur permettre aucune excuse.

Rien de bien attrayant dans ces réunions où Lucien et Madeleine retrouvaient les manières correctes et réservées de la province, avec le charme de la campagne en moins.

Les exploits cynégétiques de ces messieurs, pour la plupart nimbés d'intrépides, faisaient tous les frais des conversations. Les femmes droites et raides sur leurs sièges Louis XIV, écoutaient sans oser donner la moindre marque d'approbation des morceaux de musique, grâces, sérius, exécutés par des artistes excellents, mais gagnés malgré eux par la froideur de leur audition. Aucune possibilité de conversation d'homme à femme, ces dames assises en rangs, pressant les lèvres, mais on n'osait pas leur adresser la parole.

les appels des valets de pied retentissaient avec un bruit de portières vivement refermées.

Lucien n'aimait pas la chasse, très studieux, il avait toujours été l'ennemi des exercices violents. Elevé à la campagne, auprès de son père, par un précepteur, digne ecclésiastique plein de zèle, mais très austère, et qui l'avait toujours accompagné dans ses voyages, il n'avait été affranchi de toute tutelle que par la mort de M. Creil, un an avant son mariage.

Il n'avait pas été comme Madeleine, plié de bonne heure aux usages mondains et n'étant guère disposé à sacrifier cette liberté, si jeune encore au désir de quelque vieille dotardière. Son père, resté veuf fort jeune, s'était assez peu occupé de lui. Une direction sérieuse et douce lui avait donc toujours manqué, et son extériorité posée reconvenait une exubérance d'enfantillage dont Madeleine commençait à s'apercevoir sans vouloir l'en blâmer. —Il riait à se tordre aux insanités burlesques du Palais-Royal et pleurait de vraies larmes aux aventures de Fualde ou du Courrier de Lyon.

Si Madeleine avait insisté pour conserver leurs relations ennuyées, mais solides, Lucien eût certainement cédé à son désir. Elle eût été à lui dès lors, et il n'aurait pas eu à se plaindre.

No les recontra dans aucun salon, on leur pardonna leur retard et ils continuèrent à fréquenter assidûment les petits théâtres et les bons-buons en vogue.

A l'issue de la représentation ils allèrent souper en tête à tête dans quelque restaurant de nuit, et dans deux s'amusèrent prodigieusement de airs discrets du garçon de service, lorsqu'il prenait ou exécutait leurs ordres.

IX

Un soir, au milieu du premier acte de Divorcés, signifié par Chaumont avec cette miséricorde crâne, tant aimée des Parisiens, la loge contigua à celle du jeune ménage s'ouvrit avec fracas.

Contrariés d'être ainsi troublés, M. et Mme de Creil portèrent sur les nouveaux arrivants des regards peu bienveillants. Un geste de surprise leur échappa: —Etes-vous à Paris depuis longtemps? —Bien tôt trois mois; nous allons repartir dans quinze jours. —Quel nom? —Onques! ça va, ça va, se firent entendre, obligeant les deux couples à attendre le prochain entré.

Les choses étaient ainsi passées quand tout d'un coup, une jeune fille vint à se lever et à se diriger vers le jeune ménage.

—Vous êtes étonnée, n'est-ce pas vrai, de me voir entendre Divorcés, mais en Amérique les jeunes filles sont beaucoup plus libres, même que les femmes mariées.

Madeline savait que les menrs américaines autorisent bien des choses; pourtant, une jeune fille de vingt ans à peine à Divorcés, jouée par Chaumont encore! cela lui paraissait excessif et choquant toutes les idées de son enfance. Comme elle n'était en rien chargée de reformer la conduite de celle qui croyait devoir la lui expliquer, elle se contenta de sourire, sans exprimer son opinion.

Miss Anna Pole était originaire de Baltimore; M. et Mme de Creil l'avaient rencontrée pendant leur voyage à Nice, deux années auparavant. Elevée à la diable, fraîche comme une pêche savoureuse, à dessin volturé, plus que sa beauté, attirait l'attention, qu'elle savait ensuite captiver par une drôlerie amusante, relevée d'un petit accent intraduisible, qui n'appartenait qu'à elle. Ses cheveux, qu'elle portait très courts, sans coiffe, s'ébouriffaient en boucles formant un cadre à un visage d'un ovale régulier. Des yeux noirs, larges, se détachaient sur les lignes grises, virginales, semblant démentir par un sourire moqueur, sa vieillesse de toutes les apparences.

frère, jeune homme de vingt-cinq ans environ, assez insignifiant du reste; celui-là même qui l'accompagnait à Divorcés. Mrs Pole, dont la santé était chancelante, s'était refusée à suivre ses enfants à Paris, et ceux-ci en profitaient pour s'amuser sans être vus.

Le rideau tombait définitivement sur le dernier acte de la comédie de Sardon, Miss Pole proposa de terminer la soirée ensemble chez Tortoni. Madeleine allait refuser, Lucien la prévint: —Pourquoi n'irions-nous pas plutôt jusqu'au café Anglais, je me sens un appétit d'Auvergnat.

Miss Pole accepta cette proposition. Le souper fut joyeux, animé par les saillies de la jeune fille à qui Lucien donnait la réplique. En se séparant, les jeunes gens se promirent de recommencer le lendemain cette bonne partie.

Cette soirée avait paru longue à la jeune femme, car Miss Pole n'était pas très sympathique à Madeleine. Elle eut un soupir de soulagement en se retrouvant enfin seule avec Lucien. Mais lui, très en train, mis en verve par les drôleries déhantes échangées durant le souper, s'exclama: —Miss Pole est vraiment une ravissante enfant. Elle est si fraîche, si jeune, si intéressante, que j'aurais voulu l'emmener avec moi.

toute sa mauvaise humeur. Pourtant elle ne put s'empêcher de faire une remarque désobligeante.

—Tu n'auras que Divorcés n'est pas un spectacle idéalement compris pour un enfant.

—Son frère est un imbécile, elle s'amuse franchement, sans penser à mal et ne comprend certainement pas les passages risqués.

—Elle riait cependant de bon cœur.

—Parce qu'elle voyait tout le monde rire.

—Allons donc! —Des yeux semblables à ceux de son mari ne sauraient mentir, mais, après tout, que nous importe ce qui fait ou pense Miss Pole?

Malgré ces dernières paroles, Madeleine commit la faute de bouder, et de marquer à Lucien son contrariété. Cela eut naturellement pour résultat de faire M. de Creil penser davantage au joyeux babill, au grands yeux innocents qui déjà l'avaient séduit.

Miss Pole ne connaissait personne des relations de M. et Mme de Creil; mais elle était fort lancée dans la société étrangère, et cette dernière formant le groupe mondain le plus brillant et le plus passionné de plaisir, il ne se passait guère de soirée où la jeune fille ne fut con-

viée à quelque réunion.

Plusieurs parties de théâtre avaient succédé à la soirée de Divorcés, master et miss Pole étaient devenus les inséparables du jeune ménage. Madeleine avait bien tenté de se soustraire aux avances de l'Américaine; mais, lorsqu'elle le voulait, miss Anna était si enveloppante, si captivante, que Mme de Creil, malgré de vagues appréhensions, s'abandonnait à son charme et à sa gaîté. Cependant, lorsqu'elle voyait l'enfant chez ses aïeux, Madeleine refusait, alléguant que son mari détestait le monde. Miss Anna plaignait Lucien, assurant qu'elle saurait bien le convertir, et, malgré le refus de Madeleine, elle leur fit envoyer une invitation à un bal costume donné par une polonoise, la princesse Kliska.

A continuer

Pas dans le COMPACT!

Lafayette Fire Insurance Co. No 2129 rue Magazine, près l'Archeveque Jackson. Téléphone 103 ou par carte postale pour l'inscription. 14 mars - 6 mois - 1 an

Bureau de la Nouvelle-Orléans Brewing Co. 31, rue de la Nouvelle-Orléans, 31, juillet 1897. — La porteur de Bous d'Or Weekly Brewing Company et Crescent City Brewing Company sont à l'honneur de la présente que les soupes dans sur les dix-huit le 1er août 1897. — A. G. BROS. 31, juillet 1897.